

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 2 (1907)
Heft: 67

Artikel: Feuilleton du Pays du dimanche : L'invisible aimée
Autor: Bertot, Jean
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-256896>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 12.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

POUR TOUT AVIS
et communicationsS'adresser
à la rédaction du

LE PAYS

Pays du dimanche
à
Porrentruy
—
TELEPHONE

DU DIMANCHE

Supplément gratuit pour les abonnés au PAYS

LE Château de Porrentruy

VIEUX RÉCIT

par A. BIÉTRY

(SUITE)

Nous avons déjà parlé de l'arsenal et de sa tourelle ronde, et dit comment il eut ses planchers effondrés lors du désarmement des Ajoulots en 1740, et nous avons aussi décrit la chapelle à l'extérieur. Nous devons maintenant pénétrer à l'intérieur par cette porte à plein cintre qui s'ouvre au-dessus d'un perron de cinq ou six marches. Nous voici dans la chapelle inférieure, celle qui était destinée à l'usage général des habitants du château. Elle mesurait 18 pieds de longueur sur dix de largeur et elle était tournée d'occident en orient. Son plafond non voûté était formé de grosses poutres ornées de sculptures. Des statues en gyps et en bois peintes et dorées, avec quelques vitraux peints constituaient à peu près toute l'ornementation de cette chapelle. On peut voir encore dans un grenier du bâtiment de la princesse Christine plusieurs débris de colonnes sculptées et dorées dont les autels étaient décorés. L'étage au-dessus était réservé au prince et à l'évêque de Lydda; on y entra par une porte qui s'ouvrait au bout d'un corridor qui divisait les appartements de ce dernier en deux parties. Cet oratoire ou chapelle supérieure était ornée de la même façon que celle du bas.

Mais ce que la chapelle possédait de plus riche de plus somptueux, c'était le vestiaire qui était renfermé dans l'une des tourelles.

Feuilleton du *Pays du dimanche* 8

L'invisible aimée

par Jean BERTOT

L'opinion généralement répandue dans la ville, c'est que la demoiselle était folle. On n'en avait, d'ailleurs, pas d'autre preuve.

En effet, elles ne faisaient et ne recevaient pas de visites. Et, sauf pour les fournisseurs, pour un homme d'affaires, quelquefois aussi pour un vieux médecin de la ville et pour M. le curé, — M^{me} Gautier était fort bienfaisante, — le jardinier n'avait pas souvent l'occasion d'ouvrir la grille.

Je m'en étais bien aperçu.

La maison était, il faut le dire, parfaitement appropriée au genre de vie que ces mystérieuses récluses avaient choisi. Isolée

On peut en juger par la vente qui s'en fit après le départ du Prince. Des chasubles, des chapes, des dalmatiques en drap d'or, en velours, en damas et autres étoffes précieuses furent vendues à vil prix, selon le rôle de monte qui est conservé aux archives. C'est de là que les femmes des citadins, et même des paysannes, tirèrent les étoffes en drap d'or de leurs coiffures appelées des *djiliennes*, dont nous avons vu encore de nombreux échantillons dans nos villages.

Devant la chapelle, et tout à côté de la tour de l'arsenal, se trouvait la fontaine établie à grands frais et qui venait de la source du Varioux. L'eau s'échappait, suivant M. Quiquerez par la gueule d'un lion en pierre et tombait dans un beau bassin. Selon d'autres par une colonne à huit tuyaux. Comme on ne peut retrouver nulle trace du lion en pierre, nous opinons pour la colonne à huit tuyaux, ce qui, du reste importe peu. Cette fontaine datait de 1751.

Entre la chapelle et le grand escalier de la cave s'ouvrait le puits ayant 170 pieds de profondeur, soit vingt pieds au-dessous du niveau de la ville et des sources qui abreuvait celle-ci, ce qui rendait ce puits inépuisable. Il est taillé dans le roc et soigneusement murailonné, mais seulement dans la partie supérieure, tout le reste au-dessous de 20 pieds, ainsi que nous en sommes assuré en effectuant la descente laisse à découvert le roc nu. Nous différons encore ici d'avis avec M. Quiquerez qui ne l'admet pas comme œuvre des Romains, comme étant trop soigné pour leur époque. Ce que nous venons d'exposer sur la partie supérieure, seule muraille, nous autorise à croire que ce puits a la même origine que la Réfousse. Que plus tard, des dégrada-

de la ville, défendue contre les regards indiscrets par le petit bois qui la séparait de la route, son jardin admirablement baigné par la rivière qui semblait le fossé de quelque gracieuse forteresse, adossée et comme réfugiée contre les hautes roches rouges qui servaient de soubassement à des fourrés inextricables et imposants, c'était une retraite de poète, d'artiste ou d'amoureux.

Enfin, et ceci était plus positif, on ajoutait que M^{me} Gautier était veuve et paraissait jouir d'une jolie fortune.

Le soir même, après avoir dîné, je descends de nouveau vers le faubourg du Cousin. Une force irrésistible me poussait de ce côté. Puisqu'elle sort le soir, si j'allais la rencontrer ?

La soirée était magnifique. Un admirable clair de lune inondait de sa clarté silencieuse les escapements couverts de bois au pied desquels la rivière gazouillait doucement. La

tions survenues dans le haut, aient nécessité la réparation par un murage cela ne crédite en rien cette origine.

Le puits fournissait jadis toute l'eau nécessaire au château; on l'en tirait au moyen de manivelles faisant mouvoir un tour, une roue autour de laquelle se déroulait une chaîne; au bout de celle-ci était fixé un seau fortement ferré qui descendait et remontait du fond du puits. Cette chaîne existe encore dans le bâtiment du jardinier, dit la forge.

Pendant que nous parlons du puits, disons un mot d'une tentative faite très récemment pour utiliser son eau. On s'était entendu avec un mécanicien-entrepreneur de Berne pour établir un système de pompe avec manège qui devait amener l'eau dans la cour. C'était là une véritable utopie qui, après des travaux coûteux et pénibles, des essais prolongés, des courses multiples des mécaniciens de Berne, des frais considérables, avoir fatigué hommes et chevaux, dut être abandonnée, le tout en pure perte. Ce résultat nous l'avions prévu et prédit.

Avant d'entrer dans la Résidence, descendons ce large escalier qui va nous conduire dans les caves. Celles-ci occupent toute la longueur et la largeur du bâtiment. Les escaliers divisés en quatre rampes sont fort larges et permettaient d'arriver avec de grands fardeaux au fond de ces vastes souterrains, par 43 marches.

Ces caves magnifiques sont toutes voûtées à plein cintre. Mais celles qui s'étendent sous la Chancellerie n'offrent ni la même correspondance, ni la même direction des voûtes. Elles ont été entièrement taillées dans le roc comme on peut s'en convaincre à la vue des bancs de roc nu du

route était éblouissante de blancheur nacrée. Je me dirigeai vers la prairie, avec le secret espoir d'entendre encore une fois l'enchanteresse.

Mais la cour du moulin, qu'il fallait traverser, était fermée. Je dus revenir sur mes pas et me contenter de passer devant la grille.

Et j'entendis, de là, j'entendais qu'*Elle* chantait.

De ce côté, il est vrai, on était beaucoup moins bien placé. La distance, le petit bois, la situation de la pièce où elle se tenait, et qui donnait évidemment sur la campagne et non par ici, tout était contraire à une bonne audition. Et pourtant, même ainsi, c'était beau. On devinait le chant plutôt qu'on ne le percevait. C'était comme une voix de rêve, comme une féerique gaze de mélodie qui aurait flotté dans l'air, portée par d'invisibles

côté de la cour, sous la chancellerie. A l'extrémité orientale de cette cave-ci on descend par un escalier d'une dizaine de marches dans un caveau divisé en deux parties, dont l'une plus élevée que l'autre de dix mètres : c'était là le bouteiller du prince. Il contenait des milliers de bouteilles cachetées à la cire, et remplies des vins les plus fins, de ceux qu'on pouvait servir honorablement sur les tables des rois.

Au-dessus de ces caveaux gémissaient, enchaînés dans les cachots des Sept-Pucelles, de malheureux prisonniers en attendant leur jugement.

Ces caves correspondaient, à leur angle nord-est avec la tour du Coq. Mais aujourd'hui cette communication n'existe plus. Elle a été supprimée pour fournir un étage de plus au service des archives, qui sont enfermées dans cette tour.

En revenant sur ses pas vers la grande cave sous la Résidence on remarqua dans le dernier compartiment de celle de la Chancellerie que la voûte y atteint une hauteur bien plus considérable que les autres. La porte qui donne accès sur le pré de derrière le Château n'existait pas ; elle n'a été percée dans la muraille, qui est épaisse ici de deux mètres cinquante centimètres, que depuis une trentaine d'années. C'est dans ce compartiment qu'était logé le grand tonneau, le roi de la cave dont nous emprunterons la description à M. Quicherz. Ce foudre contenait 1165 mesures.¹⁾

Il avait 24 cercles de fer d'un poids considérable et il avait fallu un gros chêne pour tailler chacune de ses douves. Un tonnelet de 30 pots surmonté de la statue de Bacchus lui servait de bonde. Il a passé dans le canton de Neuchâtel, à Champrevaires, chez un M. Regnier, où il fait encore l'admiration des connaisseurs.

Dans la grande cave sous la Résidence, on comptait d'abord 44 tonneaux, dont 7 seulement étaient de moins de 100 mesures ; 24 de 100 à 199 mesures ; 4 de 200 à 290 ; 3 dans le 300 ; 1 de 440 ; 3 de 500 à 584 ; 1 de 672 mesures.

En résumé les gros tonneaux des caves du Château, car dans l'inventaire il n'est pas fait mention des nombreuses futailles, étaient au nombre de 81, contenant 11662 mesures ; furent vendus, à la Révolution, pour la somme de 185,494 livres en assi-

1) La mesure était de 27 3/4 pots l'une, ou de 5 décalitres, 0172.

esprits. Il me semblait, — ne souris pas, — que c'était la lune qui chantait.

Et ce qu'elle chantait était si bien en harmonie avec cette nuit de poésie mystère ! C'était la barcarolle d'Obéron :

Quel plaisir de voguer doucement
Sur la mer qui dort aux baisers du vent...

Comme le matin, j'écoutais, j'écoutais de toute mon âme. Comme le matin encore, l'air parut s'achever dans un sanglot.

J'écoutai ; j'écoutai avidement. Mais ce fut tout. Il n'y avait plus que le gazonnement de la rivière, et, par instants, le frisson des mille petites feuilles des bouleaux et des peupliers caressés par la brise...

Je rentrai à l'hôtel de plus en plus fou. Avant de me coucher, j'écrivis à M^{me} Gautier une lettre respectueuse. Je lui faisais connaître le ravissement où m'avait jeté la voix de sa fille, entendue par hasard, et je lui demandais la permission de lui porter l'hommage de mon admiration et de mon enthousiasme.

gnats, représentant au taux courant 11,129 frs. 64 centimes, en numéraire, soit à raison du prix moyen de 95 cts. par mesure pour ces grands tonneaux, tous lourdement cerclés en fer.

Nous avons dit déjà que les deux grandes caves étaient reliées par des portes et des massifs en maçonnerie. C'est dans l'un de ceux-ci qu'était ménagé un escalier de service correspondant avec la cuisine. Cet escalier à pente fort raide comptait 50 marches divisées en cinq rampes inégales non muni de main courante et faiblement éclairé par une petite fenêtre dans le bas.

(A suivre.)

La vengeance des morts

I

Il y avait, ce soir-là, joyeuse réunion à l'hôtel du *Lion d'Or*, situé sur la place principale de la petite ville de Langeais, près Tours.

Sans souci du vent et de la pluie fouettant les vitres avec fracas, une quinzaine de jeunes gens parlaient haut en buvant beaucoup.

Soudain la cloche de l'église retentit, dominant de sa voix grave le bruit de la tempête et de la conversation des buveurs.

— Qu'est-ce que cela ? demanda l'un d'eux. Le tocsin ! Y aurait-il un incendie dans la campagne ?

— Es-tu naïf, riposta un de ses camarades. C'est aujourd'hui la Toussaint, et l'on sonne le glas pour les morts.

— Ah ! ils nous assomment, ces curés, avec leurs fêtes et leurs cloches assourdissantes, s'exclama à son tour un grand jeune homme au teint bronzé ; quand donc nous débarrasserons-nous de toutes ces mômeries surannées ?

— Ne parlez pas ainsi, je vous prie, Monsieur Albert, répondit de son comptoir la maîtresse d'hôtel. Je ne suis pas une chrétienne bien fervente, mais il n'y a pas à badiner sur ce sujet-là. Les morts se vengent quelquefois, savez-vous ?

Albert partit d'un bruyant éclat de rire.

— Ah ! la bonne histoire, Madame Robineau ; vous vous moquez de moi ?

— Si votre mère vous entendait, répliqua l'hôtière, vous, autrefois le garçon le plus pieux de la paroisse...

Tu sais que, quand je suis en vacances, je voyage dans le plus strict incognito. J'en ai assez, de la gloire et de la renommée, tant que dure la saison ; j'en suis saturé, rebattu, et mon plus vif plaisir est de m'appeler pendant quelques jours Durand ou Martin, comme tout le monde.

Cette fois, pourtant, je signai de mon nom.

Je fis porter la lettre par un commissionnaire dans la matinée du lendemain, et, quelques heures après, je sonnais pour la seconde fois à cette grille qui la veille s'était montrée si peu hospitalière.

Ce fut une servante accorte qui se présenta. C'était de bon augure.

Je me nommai.

— Veuillez entrer, me dit-elle, et donnez-vous la peine de me suivre.

Elle marcha devant moi pour me montrer le chemin.

Je l'assure qu'en traversant le petit bois, le cœur me battait très fort. Tu sais que je t'ai dit, et prouvé souvent, que je pouvais

Albert ne riait plus.

— Peut-être, dit-il en rougissant ; mais, au régiment, je me suis débarrassé de toutes les superstitions, et la vengeance des morts en est une de premier calibre.

— Non, non, s'exclamèrent en chœur M^{me} Robineau et tous les autres assistants.

Albert se redressa vivement.

— Eh bien ! dit-il, cette nuit même, à minuit, je me fais fort d'aller au cimetière, d'y prendre une des couronnes déposées ce matin sur la tombe de M^{me} d'Astrel, sauf à l'y reporter demain, et vous verrez que je n'en serai pas plus malade ensuite.

— Monsieur Albert ne fera pas cela, dit l'hôtière.

— Vous le croyez donc si brave ? reprit un autre jeune homme de vingt-quatre à vingt-cinq ans ; je ne m'y laisse point prendre, moi !

Albert se retourna vers ce nouvel interlocuteur.

— Ah ! c'est ainsi, Daniel, dit-il les dents serrées. Viens avec moi et tu verras.

— Aller au cimetière avec toi, cette nuit ? Non, par exemple. Seulement, je veux bien t'accompagner jusqu'à la brèche du mur Nord.

— C'est entendu. Tu m'attendras sur la route, et je te rapporterai la couronne.

II

Albert Granger était parti pour le régiment plein de foi et animé des meilleurs sentiments. Il revenait, sinon pervers, du moins vantard, fanfaron, capable d'accomplir toutes les folies imaginables, dans le seul but de prouver son indépendance d'esprit et son énergie de caractère.

Voilà pourquoi, malgré la tempête, on le retrouve sur la route de Langeais à Tours, à minuit sonnant, en compagnie de son ami Daniel et prêt à escalader le mur du champ des morts.

Les deux jeunes gens causaient à haute voix et riaient aux éclats. Pourtant, une vague impression de terreur les envahissait peu à peu en entendant les gémissements du vent dans les grands arbres.

— Allons, je te fais la courte échelle, un pied sur mon épaule, un bon coup de jarret : hop ! y es-tu ? demanda Daniel.

— Oui, répliqua Albert, déjà à cheval sur la crête du mur. Tu m'attends là ?

— Sans doute, mais ne sois pas trop longtemps ; il fait terriblement froid, sais-tu ?

connaître une personne, une femme surtout, rien qu'en entendant sa voix. Or, celle-là, j'étais sûr qu'elle était belle, très belle, grande et noble. Si j'avais su peindre, j'aurais fait son portrait, avec la certitude de le faire ressemblant. Son âge ? de vingt-cinq à trente ans ; la voix pleine, ample, sonore, solide, n'était pas celle d'une enfant, celle non plus d'une *prima donna* usée par le surmenage des planches, c'était celle de la femme parvenue à l'apogée de la beauté et de la force. C'était aussi celle d'une honnête fille : une voix vierge.

J'en étais là de mes conjectures, lorsque la soubrette me pria de m'asseoir un instant sur un banc, dans le jardin qui précédait la maison, pendant qu'elle irait prévenir sa maîtresse.

Au bout d'un moment, une femme belle, grande, de noble tournure, descendit le perron et vint à moi.

(A suivre.)